Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 62 (1954)
Heft: 1

Artikel: L'espion Grenaud et la Révolution helvétique
Autor: Barbey, Frédéric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-47948

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'espion Grenaud et la Révolution helvétique

d'après des documents inédits

En 1797, le gouvernement que s'était donné la France sous le nom de Directoire, après le régime atroce de Robespierre, était quasi agonisant. La dureté et la corruption de ses dirigeants, l'effondrement de la monnaie, la révolte des Vendéens, des Bretons, celle du Midi, de Nice à Toulouse, les armées laissées sans solde, en haillons, battues en Belgique, sur le Rhin, en Italie, conduisaient le pays à la ruine. Comme il arrive toujours en pareil cas, les responsables de cette « course à l'abîme », pour l'arrêter et sauver leur tête, cherchèrent une diversion à l'extérieur et envahirent la Suisse. Ils y étaient d'ailleurs invités, sinon formellement du moins en sous-main, par les « patriotes » bâlois, vaudois, fribourgeois décidés à se libérer de la sujétion de Berne.

Le général Brune par Genève, le général Schauenbourg par le Jura bernois franchirent la frontière helvétique à peu près à la même époque, en combinant leurs opérations. Le 5 mars 1798, Schauenbourg entrait à Berne, malgré l'héroïque résistance des défenseurs de Neuenegg et du Grauholz.

A cette époque, la liaison des armées était chose infiniment plus délicate qu'aujourd'hui. Aussi, s'est-on parfois étonné que Brune et Schauenbourg, l'un venant d'Italie, l'autre d'Alsace, aient réussi à marcher sur Berne, en plein hiver, à travers les défilés du Jura et les ravins du plateau suisse, avec une aussi remarquable concomitance.

Ce qu'on ignorait jusqu'ici, c'est que le général Brune disposait alors d'un espion, qui lui rendit les plus grands services en faisant la navette entre son quartier général et celui de son collègue Schauenbourg, au milieu d'un pays sillonné de détachements ennemis.

Cet agent secret résidait depuis cinq années à Saint-Maurice, en Valais. Il se nommait Marc-François Grenaud. En 1793, le « baron » Grenaud, établi à Samoëns, en territoire sarde, pourchassé par les sans-culottes français qui avaient envahi la Savoie, parce que noble et « fédéraliste », c'est-à-dire ennemi de Robespierre, s'était enfui à Saint-Maurice. « Il est perturbateur de son naturel, disaient ses dénonciateurs, il n'aimera jamais les lois françaises. »

Qu'on s'en étonne ! Ces lois venaient de permettre à ceux qui convoitaient depuis longtemps ses terres et sa fortune, de s'en emparer ! Grenaud arriva en Valais dépouillé de tout, n'ayant sauvé que sa vie.

Comme la plupart des émigrés chassés par la Révolution française, il espéra longtemps que son exil serait de courte durée, qu'il allait rentrer incessamment en Savoie.

Mais les années passent, 1794, 1795, 1796 ; les Jacobins sont de plus en plus les maîtres. Grenaud a épuisé la charité des braves Valaisans, émus de sa détresse, et il lui répugne, semble-t-il, de tomber à leur charge. D'autant plus que le pays s'emplit de fugitifs de France, de prêtres, de nobles fuyant la guillotine.

Alors, acculé par la nécessité — car il faut vivre — Grenaud se décide à « passer à l'ennemi », c'est-à-dire à servir ses persécuteurs. « Il est très délié, très fin, il a la tournure nécessaire pour faire des découvertes importantes », dira plus tard de lui son compatriote Mangourit, résident de France à Saint-Maurice.

Ses offres de service sont agréées. Grenaud, alerte et infatigable, se met à courir les routes et les sentiers du Valais. Il a vite fait de repérer les aristocrates, les agents du prétendant Louis XVIII, de l'Angleterre, les religieux, les déserteurs français, dont le nombre devient impressionnant en Suisse. Personne ne s'entend mieux que lui à dépister les royalistes et les conspirateurs, même sous les déguisements les plus ingénieux, à s'introduire dans les cafés, dans les boutiques, à happer au vol, à la foire, dans la rue, propos mystérieux, confidences voilées, allusions discrètes.

Tout cela est soigneusement recueilli et transmis, d'abord au général Kellermann, qui commande l'armée des Alpes, à Chambéry, bientôt aux divers agents que la France dépêchera

en Suisse pour y déclencher la révolution. Et comme l'espion est raisonnable dans ses exigences, que ses renseignements sont en général exacts, la confiance qu'on lui accorde s'accroît.

Ainsi s'explique le rôle que joua Grenaud lors de la marche française sur Berne. Il avait gagné maintenant la confiance des commissaires et des militaires français. Les mois suivants, alors que s'organisait péniblement la République helvétique, que la guerre faisait rage dans les petits cantons, Grenaud parcourut inlassablement le pays de Vaud, à la découverte des partisans des Bernois et des royalistes préparant quelques mauvais coups sur la France. « Toutes les montagnes du Léman sont très fanatisées », mande-t-il le 14 janvier 1799.

A Lausanne, il signale, chez le libraire Luquiens, un prétendu commis, qui n'est autre que le prêtre Cretin, provisoirement défroqué. La boutique est un foyer d'écrits incendiaires, accueille les émigrés qui « y passent et repassent ». Il en est de même à l'auberge de la *Couronne*, à Lausanne, à la *Fleur de lys*, à Nyon.

L'avènement de Bonaparte mit fin à cette activité d'une nature délicate et que bien peu soupçonnaient.

En 1800, en récompense des services rendus, Grenaud fut autorisé à résider à Genève, alors française.

On perd toute trace de lui depuis cette date.

FRÉDÉRIC BARBEY.